

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 OCTOBRE 2014

## Tintin peut-il être écrivain ?



### Réflexions sur les journalistes (aspirants) auteurs

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

On trouve une porosité très grande entre le milieu des journalistes et celui des écrivains, qui se construisent pourtant dans l'imaginaire en opposition radicale.

Depuis que les journaux existent, les plumitifs de la nouvelle commettent aussi, en cours de carrière, des livres. Vrai que l'écriture, chez le journaliste comme chez l'écrivain, est l'outil, le porte-voix. Est-ce suffisant pour dire le désir de passer du canard au bouquin? Ce désir a animé les plus grands — Ernest Hemingway, Hunter S. Thompson, Jean Rolin, ici Arthur Buies, Louis Fréchette, Gil Courtemanche, etc. Réflexions sur les journalistes (aspirants) écrivains qui chargent les étagères des nouveautés cette saison.

CATHERINE LALONDE

**É**crire un reportage, c'est bien. Écrire un livre, est-ce mieux, beaucoup mieux? « Il y a ce mythe de l'opposition radicale entre les journalistes et les écrivains », suggère en entrevue téléphonique Michel Lacroix, professeur à l'UQAM, spécialiste en sociologie de la littérature. Que ce soit dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle ou ici, on aime croire que ces mondes s'opposent, « alors que les travaux récents démontrent que ce sont exactement les mêmes milieux, et qu'à peu près tous les écrivains qu'on connaît publiaient régulièrement dans les journaux. Certaines des formes majeures de la littérature, comme le poème en prose, s'inventent là — dans les chroniques, précisément — avant que Baudelaire en fasse quelque chose d'exceptionnel. »

On trouve alors une porosité très grande entre le milieu des journalistes et celui des écrivains, qui se construisent pourtant dans l'imaginaire en opposition radicale. Pourquoi? « Parce que, pour les écrivains, le journalisme est vu comme une écriture à regret, poursuit le professeur, écriture alimentaire, faite sous la pression d'un nombre de caractères, d'une heure de tombée, du contrôle du monde financier et politique. » Une idée nourrie par les romans du XIX<sup>e</sup> siècle: « En littérature française, comme chez Balzac dans Les illusions perdues, si on met en scène des écrivains, le méchant est souvent un journaliste, qui entraîne l'aspirant

écrivain du côté des séductions faciles et l'empêche de rester pur et poète. Le journaliste y est le mauvais écrivain. »

Cette mauvaise réputation pâlera avec l'apparition du reporter et la constitution du journalisme d'information. « Tintin n'est plus écrivain », illustre Michel Lacroix. Les mondes se scindent, les ordres professionnels se fondent. L'écriture journalistique, dès lors influencée par la pensée américaine, se tournera de plus en plus vers les faits et la recherche de l'objectivité.

#### L'immortalité

Il est clair, malgré les transformations, que le livre demeure l'écrin par excellence de l'écriture, au sens le plus fort possible, ajoute Michel Lacroix. « L'histoire littéraire, c'est une histoire de livres », résume-t-il, donnant en contre-exemple l'histoire littéraire des femmes, en partie oubliée parce qu'une majorité d'entre elles ont publié surtout dans les journaux. « Dans le rapport à la mémorialisation, ou à l'immortalité telle que peuvent la concevoir les écrivains, mieux vaut avoir publié un livre. » Même un recueil de chroniques, récupérées, choisies, éditées, reprises, permet au journaliste de « basculer du côté des écrivains ».

L'entrée dans l'histoire ne peut donc s'imaginer que par l'édition. « C'est même un critère absolu. Et une question capitale va surgir: dans 50 ans, qui va connaître les blogueurs d'aujourd'hui qui n'ont pas publié de livres? Mon intuition me dit qu'il n'y aura pas beaucoup

de gens qui vont aller relire un blogue vieux de 50 ans. L'obsolescence risque d'être plus forte là qu'ailleurs. Ce n'est pas pour rien que des Éric Chevillard [L'autofictif, L'Arbre vengeur] et Caroline Allard [Chroniques d'une mère indigne, Hamaç], entre autres, font des livres. »

#### L'actualité

Le journal, ajoute M. Lacroix, crée l'idée de l'actualité, « cette idée que ce qui était important hier, que vous devez savoir aujourd'hui, qui fait votre monde, c'est moi qui vous le dis ce matin. Ce qui a eu lieu avant-hier est déjà dépassé. Avec les réseaux sociaux, tout ça s'accélère énormément. Le livre peut alors permettre un recul. Prenez Les confessions post-référendaires [L'Homme] de Chantal Hébert et Jean Lapierre: on n'aurait pas pu voir un journal proposer une série d'articles sur ce qui se passait en 1995 sans entrer en conflit avec son propre mandat ».

Même si le livre n'a plus sa longévité légendaire, il dure encore plus longtemps que le journal, condamné à court terme. Ce rapport au temps entre en ligne de compte. Le professeur donne comme exemple Suzanne Jacob, même si elle est bien davantage auteure que journaliste: « Quand elle fait un livre de ses chroniques parues dans La Gazette des femmes, ça présente totalement un autre rapport à la temporalité. C'est comme si ça ne s'adressait plus à un lecteur pris dans l'actualité, mais au lecteur [hors temps]. » Ce n'est donc pas la longévité seule de l'écrit qui est en jeu, mais tout le rapport au

VOIR PAGE F 2 : ÉCRIVAIN

### Journalistes-écrivains de saison

Romans, essais, chroniques, enquêtes, biographies: les journalistes qui commettent des livres, cette saison, touchent à tous les genres. On a parlé déjà des *Confessions post-référendaires* (L'Homme) de **Chantal Hébert** et Jean Lapierre, des *Accents circomplexes* (Stanké) du nouveau collègue à la chronique **Jean-Benoît Nadeau**. En sont aussi *Demain, il sera trop tard, mon fils* (Stanké), de **Lucie Pagé**, *L'affaire Gerda Munsinger* (JCL) de **Gilles-Philippe Delorme** et Danielle Roy, *La promesse* (Boréal), première fiction de **Michèle Oumet** (lire notre critique en page F 3). *Sur la ligne de feu* (Libre Expression) de **Jean-François Lépine**, *Ici ÉTAIT Radio-Canada* (Boréal) d'**Alain Saulnier**. Doit-on compter aussi les animatrices? **Catherine Perrin** signe le récit *Une femme discrète* (Québec Amérique) et **Claudia Larochelle** son premier roman, dans le projet Vol 459 commandé par VLB, *Les îles Canaries*. Et si **Dominique Demers**, désormais reconnue comme auteure jeunesse, signe *Chronique d'un cancer ordinaire. Ma vie avec Igor* (Québec Amérique), c'est comme journaliste qu'elle a débuté.

Aussi, *Le roman de Renée Martel* (Québec Amérique), biographie signée par la collègue **Danielle Laurin**, qui réédite également son *Duras, l'impossible* (Québec Amérique); *Bienvenue dans le siècle de la diversité. La nouvelle carte culturelle du monde* (Stanké) de l'ex-directeur au Devoir **Jean-Louis Roy** et l'attendu recueil annuel des caricatures de **Garnotte** (Boréal). Et dans la salle de rédaction, publient aussi, si ce n'est cette saison, l'essayiste Jean-François Nadeau, la nouvelliste Caroline Montpetit, l'auteur de polars François Lévesque, etc.



**Louis Hamelin** sur la traduction, Gaston Miron, Acadieman et Rod le Stod

Page F 4



**L'école** nuit-elle à l'émancipation des enfants?

Page F 6

## LIVRES

## LA VITRINE



ESSAI

**DÉCRYPTEZ L'INFORMATION**  
POUR NE PLUS VOUS LAISSER MANIPULER  
PAR LES MÉDIAS  
Jean-Luc Martin-Lagarrette  
Dangles  
Escalquens, 2014, 96 pages

Déjà auteur, notamment, d'un bon *Guide de l'écriture journalistique* (La Découverte, 2007), le journaliste français Jean-Luc Martin-Lagarrette, dans cet opuscule, propose une solide réflexion sur une des notions centrales de son métier : l'objectivité. Tout en reconnaissant, comme bien d'autres avant lui, dont Pierre Bourgault, que la pure objectivité est une mission impossible pour l'humain, Martin-Lagarrette insiste sur la nécessité de la considérer « comme horizon à atteindre ». Pour lui, « la recherche de la vérité est la condition d'une information digne de ce nom, crédible », et elle ne doit pas reposer seulement sur l'impartialité du journaliste, mais aussi sur le respect d'une méthode de travail, sur l'acceptation d'une surveillance (conseil de presse) et sur un débat public permanent, qui suppose une capacité d'autocritique. Belle leçon de journalisme, cet essai appelle les professionnels du métier et leurs lecteurs à de hautes exigences.

Louis Cornellier



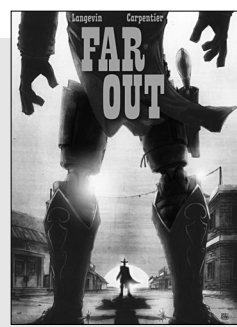
POÉSIE

**LES OURAGANS INTÉRIEURS**  
Nora Atalla  
Les Écrits des Forges  
Trois-Rivières, 2014, 100 pages

Nora Atalla, née au Caire, d'origine gréco-libanaise et franco-géorgienne, vit au Québec, mais se promène un peu partout. Elle témoigne de sa « vie de malmenée », avec vigueur et une transe frappée de frayeur, dans ses *Ouragans intérieurs*, en des textes souvent fragmentés. Il faut dire que le paysage est parfois d'une noirceur profonde, quand « sur une tête décapitée / un drapeau de fortune claque », quand « au matin / l'angoisse reprend sa marche ». Aucune concession donc, qu'une lucidité bouleversée ! « Que faire que taire / aux aubes douloureuses ? » Surtout au moment où « par la toile entrouverte / la lumière entre / dans le noir étonné du silence ». Cette parole attentive aux malheurs du monde est un appel, un cri d'alarme. Je ne suis pas certain que la poète ait trouvé la paix, mais la question est posée : « Combien de fins du monde nous briseront les os / combien de larmes nous faudra-t-il verser / pour museler les hurlements ? »

Nora Atalla sera présente au Festival international de poésie de Trois-Rivières du 8 au 11 octobre.

Hugues Corriveau



BANDE DESSINÉE

**FAR OUT**  
Gautier Langevin et Olivier Carpentier  
Lounak  
Montréal, 2014, 78 pages

C'est la rencontre de deux mondes : celui des robots avec celui du western, de l'aridité de l'environnement, des duels de rue au colt avec des articulations qui grincent et des yeux qui éclairent dans le noir. Avec *Far out*, le duo de bédéistes composé de Gautier Langevin et d'Olivier Carpentier exporte sur du papier une aventure qui a débuté sur le Web, mais également cet univers graphique atypique qui trouve son originalité dans le mélange des genres. Le dessin est impeccable, explorant dans ses courbes, ses tonalités et ses lumières les contours d'une robotique fantastique qui anime quelques pans de la sphère culturelle dessinée ou animée depuis une ou deux décennies. Il y a un peu de Miyazaki et de son *Château dans le ciel*, un peu des *Sentinelles* de Breccia et Dorison, un peu de Marvel Comics. Mais il y a aussi une trame narrative qui a tout ce qu'il faut d'« adolescent » pour séduire cette clientèle cible.

Fabien Deglise

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Le pot de verre

CHRISTIAN DESMEULES

Au cœur de *Dagaz*, premier roman de Stéphanie Pelletier, deux ans après *Quand les guêpes se taisent* (Leméac), un recueil de nouvelles couronné par un Prix du Gouverneur général, se niche une image reprise comme un leitmotiv. Celle d'une grenouille capturée par des enfants, prisonnière d'un pot Mason et laissée en plein soleil.

Isabelle, cuisinière de 33 ans dans un foyer pour personnes âgées de Baie-des-Sables, un petit village du Bas-Saint-Laurent, est en couple depuis douze ans avec Pierre, qui lui travaille dans la construction. La jeune femme qui se raconte est en dépression après avoir connu sa troisième fausse couche — le nombre 3 s'insinuant un peu partout, d'autant qu'il est ici question d'un triangle amoureux.

Poussée par ses échecs successifs pour devenir mère, par une insatisfaction devenue chronique, Isabelle renoue avec Martin, un charmant voisin célibataire de retour dans la région. Elle fera croire à son compagnon, à tort, qu'elle a un amant. Celui-ci ira travailler dans une autre région durant quelques semaines, le temps de la laisser réfléchir. Ou de lui permettre de passer à l'acte.

Journal d'un non-choix

L'image de la grenouille dans son pot, en ce sens, est chargée de symboliser le désarroi et la distance qui sépare le monde et cette femme incapable de vivre selon ses désirs, inapte à faire des choix, prisonnière de sa valse-hésitation amoureuse. Une captive qui, se posant en victime de tous, semble se désresponsabiliser entièrement

de tout ce qui lui arrive — ou ne lui arrive pas. « *Martin ou Pierre. Pierre ou Martin. Il me semble qu'à force de me fondre en eux, de ne penser qu'à eux, j'ai bifurqué de moi. Je ne suis que la somme des autres.* »

Aliénée depuis toujours par sa mère alcoolique, par son père distant, par son caractère d'altruiste déraisonnable, la narratrice de *Dagaz* revisite son passé familial. Se souvenant en particulier d'une histoire de grand-tante disparue il y a une cinquantaine d'années. Un fait divers devenu une légende locale, bien avant de nourrir les fantasmes de liberté d'Isabelle. Cette histoire secondaire, un peu plaquée, mal arrimée au reste du roman et qui apparaît comme une tentative de relier sa narratrice à une lignée de sorcières et de

femmes étouffées, Stéphanie Pelletier aurait aussi bien pu en faire un autre livre.

Narré comme une sorte de journal, à coup de phrases courtes et sans beaucoup de perspective sur les événements, *Dagaz* est servi par une écriture plutôt terne, incapable de transcender cette histoire d'éveil tardif.

Comme s'il s'agissait de faire éprouver au lecteur, au jour le jour, le processus de transformation. Maîtrise de l'illusion ou authentique pauvreté de l'écriture ? Allez savoir.

Collaborateur  
Le Devoir

**DAGAZ**  
Stéphanie Pelletier  
Leméac  
Montréal, 2014, 174 pages

## POÉSIE

## Claude Beausoleil rencontre Oscar Wilde

HUGUES CORRIVEAU

Il n'y a pas à dire, Claude Beausoleil admire Oscar Wilde de tout son cœur, miroir flou lui renvoyant une image de lui-même aux confins de tous les sens. Comme lui, Wilde aime Dublin, Paris ou Rome... voyagea, parla beaucoup, fit de son œuvre le sens de sa vie. Parler du *Mystère Wilde*, c'est aussi entrer dans un itinéraire improbable, posant de ville en ville, de poème en poème, des marques jumelles rapaillant lectures et passions, arts et avidité de connaissances.

Mimétisme oblige, un certain goût suranné convie le style à des émois romantico-émotifs et à des poses de dandy au foyer des théâtres. « *Quel plaisir / extrême que cette délicatesse des mots / lovés entre les regards en excès poseurs / ou traduire l'angoisse / avec une légèreté ludique* ! » Et comme tout ce que publie Beausoleil depuis des années, un cumul parfaitement assumé amalgame tout cela aux élégances stylistiques idoines : « *Je feuillette l'album du jardin, nous dit-il, précieux, fixant corolles tiges écume et envols.* » Cette absence d'élégage qui caractérise souvent les recueils de Beausoleil devient ici extrême, le tout-venant donné pour bon, chaque ligne devant être sauvée pour la postérité du poème vu comme acte de vie et de respiration.

Mais force est de constater que le poète connaît son sujet et qu'il réussit fort heureusement à nous en redonner une image tremblée, porteuse d'émotion. Fait-il état de ses lectures, il précise, en une belle formule, que « *les mots sont une passion durable / lire un poème n'est pas*



ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE

Le recueil de Claude Beausoleil *Mystère Wilde* mélange récit biographique, poésie et réflexion sur l'écriture du célèbre poète irlandais Oscar Wilde.

le découvrir / mais l'égarer en nous en le réécrivant ».

Ensemble, virtuellement

« *Tout veille : les manuscrits les idées / la mémoire des autres et leurs récits / fictives les scènes écrites revisitent / tout.* » Lisant Wilde, il en écrit... Voyageant, il suit ses traces, « *en poèmes rythmiques hiératiques* », en une cérémonie admiration, « *dans une mémoire vive en métamorphose.* »

Admirant dans un journal un article de Marco Antonio Campos sur le poète Manuel Acuna, il se prend à rêver d'un

Wilde lisant Nelligan et ce poète : « *J'imagine Wilde prenant ces poètes dans ses bras. J'imagine, dit-il, des rencontres virtuelles entre ces créateurs fiévreux. J'imagine un subtil labyrinthe dans lequel, rayonnante, la poésie a le dernier mot.* » Or, n'est-ce pas exactement ce qui se produit dans ce *Mystère Wilde*, à savoir la rencontre de Beausoleil et d'une image iconique ?

Ce recueil très dense, dont la deuxième partie est constituée de sonnets libres, lie « *l'esprit de Wilde et des Contemporaneos.* » « *Mystère*

Wilde est un prisme dans lequel se répondent des facettes d'une façon de vivre, de comprendre et de décrire ce qui entre les mots fragiles incarne le sens de l'existence. »

Collaborateur  
Le Devoir

MYSTÈRE WILDE

Claude Beausoleil  
Écrits des Forges  
Trois-Rivières, 2014, 280 pages

Claude Beausoleil sera présent au Festival de poésie de Trois-Rivières du 4 au 6 octobre.

## ÉCRIVAIN

SUITE DE LA PAGE F 1

regard du lecteur : historique sur le livre ; déjà teinté par la couleur du bac à recyclage sur le journal.

David Bélanger, étudiant au doctorat à l'UQAM qui se penche sur les rapports de l'écrivain à l'institution et auteur de *Métastases* (L'Instant même), croit que le journaliste qui publie sort ainsi de la nouvelle, en « *devient l'objet et non plus son commentateur.* » Une façon de faire autre que de devenir vedette à CNN. Les contraintes journalistiques s'inversent alors, « *la prison du présent s'effondre* », le lien qui retient à l'actualité se brise et, peut-être, libère.

Pour lui, le journaliste qui se lance dans la fiction peut même bénéficier de son passage par la presse. « *Les journalistes sont pour le public dépositaires d'un rapport au réel, et pourvoient leur production littéraire du même prestige de réalité. Ils apportent une légitimité à l'œuvre de fiction, si on veut.* » Le docteur souligne



ADALBERTO ROQUE AGENCE FRANCE-PRESSE

Les accessoires de travail qu'utilisait Ernest Hemingway lors de son séjour à Cuba

aussi la figure, encore pas brillante, que prend le journaliste dans certains livres contemporains, que ce soit l'avidité de *scoops* dans *Folle* (Seuil) de Nelly Arcan ou *Les désastres* (VLB) de Melikah Abdelmoumen, ou le chroniqueur méprisé de *Terre des cons* (La Mèche) de Patrick Nicol.

Si publier est devenu plus facile, l'acte conserve un certain prestige, rappelle Michel

Lacroix. « *Se dire écrivain a un poids beaucoup plus grand que se dire journaliste. Faire le pas, s'assumer comme écrivain, c'est dire "Désormais je m'estime dans la même ligue que Balzac..."* Il y a un poids symbolique très, très grand qui accompagne encore l'idée du livre. » Pour combien de temps encore ?

Le Devoir



Discussion autour du thème de l'enseignement en compagnie de Christian Saint-Germain, suivie d'un vin et fromages

Lancement

Mardi 7 octobre, 18h  
Librairie Le port de tête

262, avenue Mont-Royal Est, Montréal

Conseil des Arts  
du CanadaCanada Council  
for the ArtsConseil des arts  
et des lettres  
Québec

www.contre-jour.ca

## LITTÉRATURE

## Entre Kaboul et Montréal



DANIELLE LAURIN

Une journaliste mont-réalaise aguerrie, qui s'est rendue plusieurs fois en Afghanistan pour ses reportages, retourne dans ce pays «aux mille malheurs», alors que les forces occidentales abandonnent peu à peu les populations locales à leur sort. Elle s'intéresse particulièrement au cas d'une jeune Afghane défigurée par son mari et dont la vie est menacée au nom de l'honneur. C'est le point de départ de *La promesse*.

Avant même d'ouvrir ce roman, le premier de la journaliste Michèle Ouimet, je me disais que je voulais l'aimer. Ce n'était pas une question de parti pris. Simplement, l'auteur n'avait pas le droit de me décevoir.

J'apprécie depuis longtemps ses reportages pour *La Presse*, à l'étranger notamment, dans les pays ravagés par la guerre. Cette grande reporter a le don de nous immerger dans une réalité loin de la nôtre, de nous titiller la conscience. Elle nous raconte parfois des histoires à la limite de l'insoutenable, mais, pas de fioritures, pas de lyrisme larmoyant: sa plume est directe, presque sèche. Sous cet apparent détachement, on sent bien que le feu couve cependant.

C'est ce feu-là que je voulais ressentir dans son roman. Mais allait-elle parvenir à tenir le rythme pendant quelque 250 pages? Et puis, la vraie question: allait-elle parvenir à dépasser le simple roman de journaliste?

## Destins croisés

Roman de journaliste, c'est-à-dire: roman signé par un journaliste qui met en scène un journaliste, qui revisite les lieux de ses reportages, s'inspire de personnes rencontrées en vrai, de leur histoire. Et parfois, en profite pour dénoncer une situation criante, une guerre, une tragédie humanitaire.

Oui, Michèle Ouimet signe un roman de journaliste: fouillé, efficace, percutant. Servi par une écriture avant tout concrète. Mais pas seulement.

On pénètre véritablement dans les coulisses du métier. On est avec la journaliste quand elle débarque à Ka-



Michèle Ouimet signe un premier roman cru, inspiré de sa propre expérience en Afghanistan.

boul, on voit le monde par ses yeux, on a peur avec elle. On est avec elle encore quand elle cherche à se dépasser comme journaliste, qu'elle constate qu'elle tient une grosse histoire qui va faire boule de neige. Avec elle quand elle négocie avec son patron et quand elle fait face, dans la salle de nouvelles montréalaise, aux tensions, aux jeux de pouvoir et de séduction, à l'arrivisme sans limite de certains collègues.

Avec la journaliste toujours quand elle se rend compte qu'à peu près plus personne, à la direction de son journal et dans la population en général, ne veut entendre parler de l'Afghanistan. Parce qu'il y a d'autres guerres ailleurs, parce que ce pays-là s'enlise dans des «dramas désespérants sans fin et sans issue».

Avec elle quand, dans un tout autre dossier, elle est confrontée à un problème d'éthique, concernant le passé d'un homme politique montréalais: «Pour la première fois de sa carrière, elle avait fait passer ses principes avant son ambition. C'était fou comme elle se sentait bien.»

De la même façon, on est happé par la réalité des Afghans, leur pays détruit, corrompu, violent, abandonné à lui-même. En particulier, on est confronté de plein fouet à la réalité des femmes afghanes,

contraintes de se soumettre aux règles ancestrales, sacrifiées au nom de l'honneur.

On est avec la jeune Afghane quand elle se fait violer et battre à 12 ans par son mari, un géant, une brute de 52 ans. Avec elle quand il lui lacère le visage parce qu'elle a tenté de s'enfuir. Avec elle quand elle se retrouve, à 15 ans, dans un foyer pour femmes battues. Où elle va demeurer pendant quatre ans.

On suit jusqu'à la toute fin, en parallèle et parfois de façon croisée, la journaliste montréalaise et la jeune afghane qu'elle acceptera d'aider pour lui sauver la vie. Ces deux personnages aux antipodes constituent les pivots de l'histoire. On pénètre dans leur vie intime, dans leur tête, leur mal-être, leur douleur. Mais pas seulement. On est amené aussi à s'immerger dans la vie de leurs proches.

## Paroles non tenues

Les chassés-croisés sont incessants, les allers-retours dans le passé aussi. Tout cela est vivant, incarné. À peine quelques scènes parfois où le jupon de la journaliste dépasse un peu, des scènes qui semblent superflues dans le cours de l'histoire, mais qui finissent au tournant par établir un lien avec ce qui s'est produit ou ce qui s'en vient.

Du souffle de romancière, il

en a dans *La promesse*, et il nous porte, nous tient en haleine. Pendant quelque 250 pages, oui. Les intrigues sont multiples, complexes. Et les sujets abordés vont bien au-delà du travail journalistique et de la situation afghane.

On assiste en filigrane au naufrage d'un couple. À une amitié qui se délite. À une enfance gâchée. À la descente dans l'alcool. À la peur de vieillir chez les femmes. Aux ravages de l'alzheimer. Au désir d'enfants à tout prix et, d'un autre côté, à la carrière qui prend le dessus. À la violence sans nom. À la résignation, aussi, dans certains cas. Au fossé entre les cultures.

On assiste par-dessus tout à une série de trahisons. Trahisons du mari, de l'amie, du patron, de la collègue, de la personne qui devrait en sauver une autre dans le besoin... Trahison de la vie elle-même, qui ne remplit pas ses promesses.

Pas de *happy end* ici. C'est brutal. Sans fard. Si la romancière rattache tous les fils des intrigues à la fin, ce n'est sur tout pas pour les couvrir de fil blanc. À peine une petite porte de sortie... peut-être. Et ça dépend pour qui.

## LA PROMESSE

Michèle Ouimet  
Boréal  
Montréal, 2014, 264 pages

## ROMAIN GARY

## Le vin des morts, un conte macabre

PAUL BENNETT

Étrange conte macabre, burlesque et scatologique inspiré à la fois de Lewis Carroll, d'Edgar Allan Poe et de Louis-Ferdinand Céline, le roman inédit de Romain Gary *Le vin des morts*, que vient de publier Gallimard à l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain (1914-1980), c'est un peu *Alice au pays des merveilles* version cauchemardesque.

Écrit entre 1933 et 1937, le manuscrit, signé Roman Kacew — du vrai nom de l'écrivain, d'origine juive polonaise —, fut refusé à l'époque par tous les éditeurs, ce qui incita l'auteur à changer de veine... et de nom. Gary (et ses lecteurs) leur doit une fière chandelle!

L'auteur de *La promesse de l'aube* et de *La vie devant soi* (Gallimard) restera toutefois attaché toute sa vie à cette première tentative avortée d'écriture romanesque. Comme l'explique en préface Philippe Brenot, qui en a établi le texte, *Le vin des morts* peut en effet être considéré comme la clé et la matrice de toute l'œuvre de Gary, qui en reprendra des fragments dans son premier roman publié, *Éducation européenne* (Gallimard, 1945). Il y puisera de nouveau pour alimenter ses œuvres parues sous le pseudonyme d'Émile Ajar.

*Le vin des morts* «transpire la sueur, le sang, le sperme, les larmes et les excréments de tous ordres, crachats, urine, chiure, vomissures», souligne Brenot... Cette complaisance dans le visqueux, le morbide et le grotesque explique sans doute en partie le rejet des éditeurs de l'époque. Car cette fable gringante, métaphore d'une bourgeoisie pourrie et corrompue, exige en effet du lecteur une bonne dose de sang-froid; et tout ce bazar de danse macabre (larves, rats, crapauds, cadavres) finit par lasser.

## D'outre-tombe

*Le vin des morts* se présente comme une succession d'histoires courtes enchâssées les unes dans les autres et reliées entre elles par le parcours du



ARCHIVES AFP

## L'écrivain Romain Gary

héros, Tulipe, dans le monde souterrain des morts-vivants où il s'est égaré. Cet univers infernal est une espèce de caricature inversée du monde des vivants. Tulipe y rencontre une foule de personnages bizarres et loufoques (flics saadiques, prostituées insatiables, suicidés, ivrognes) se livrant à des occupations absurdes. «*Et si la vie n'était qu'une parodie de la mort*», suggère l'auteur.

Les thèmes sont ceux qui reviendront constamment dans toute l'œuvre de Gary: l'enfance, la liberté sexuelle, le suicide et l'alcool qui désinhibe et permet de faire jaillir des vérités cachées.

Le style elliptique de *Vin des morts*, proche de l'argot et du langage parlé, fait penser au Céline de *Mort à crédit* (Gallimard, 1936), les points de suspension étant remplacés ici par des points d'exclamation. Les passages narratifs empruntent la forme de longs monologues délirants, introduits souvent par des formules propres aux contes.

*Le vin des morts* gêne par son enlèvement verbale, son intrigue répétitive, ses procédés faciles et son humour douteux. Pour amateurs très avertis seulement!

Collaborateur  
Le Devoir

## LE VIN DES MORTS

Romain Gary  
Gallimard  
Paris, 2014, 238 pages

## Découpures en noir et blanc

Foenkinos raconte en vers l'histoire de l'artiste Charlotte Salomon, raflée en 1942

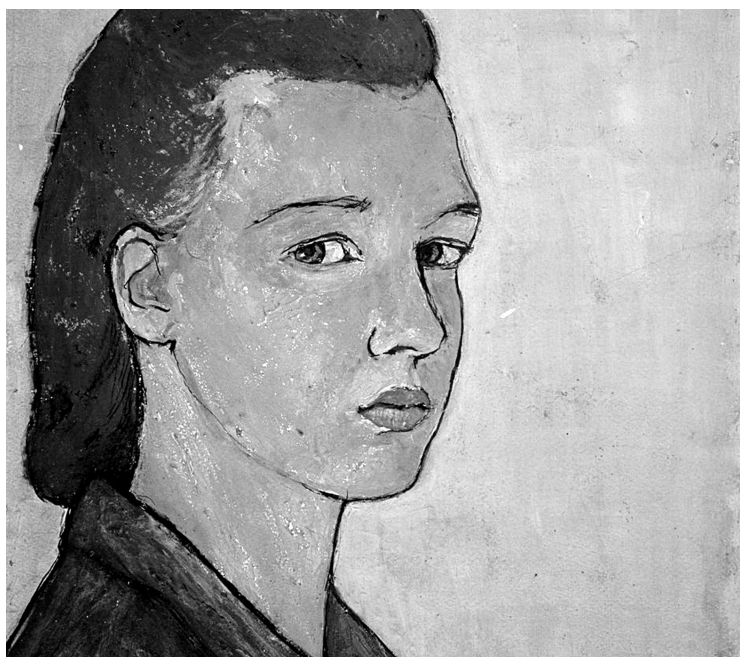
GUYLAINE MASSOUTE

De David Foenkinos, on retient surtout *La délicatesse* (Gallimard), roman qui a connu un grand succès, en lecture comme au cinéma. Dans son nouveau *Charlotte*, il pousse l'émotion au maximum de l'étrangement, à la phrase minimale, tout près du blanc.

Il ne ressemble à rien, sous sa couverture élégante, blanche, rouge et noire de Gallimard, trop classique pour lui. Vous pourriez lire ce roman sur votre téléphone. Dans le bus, dans le bruit, dans une cohue, dans une file d'attente. Il fait le vide. Chaque phrase tient en une seule ligne. Ce roman compte huit parties, très aérées et chiffrées à l'intérieur. Et un épilogue, parce que c'est une fable.

Des mots? Un par ligne, jusqu'à une dizaine, au plus: *Charlotte* se veut une prouesse technique, une faiblesse narrative qui vire en émotion durable. L'histoire est vraie, non pas originale, mais captivante: l'ouvrage est sélectionné pour le Renaudot.

Scénario, il tient du monologue. Théâtre, il a des caractères, trois générations que frappent la guerre et la maladie mentale, le suicide qui se répète dans la lignée. Roman, c'est celui de Charlotte Salo-



SOURCE MUSÉE FODOR

Autoportrait de Charlotte Salomon, daté de 1940

mon, née en 1917 à Berlin, bien éduquée, qui doit prendre la fuite à l'ère nazie, bientôt enceinte, finalement raflée à Villefranche-sur-Mer. L'écrivain prétend avoir été si ému qu'il pouvait à peine en parler.

## Peinture

Il est vrai que Foenkinos aura tu cette histoire longtemps. Charlotte a aimé, peint, voyagé. Elle a tenté de vivre selon sa vraie nature. Et, de

son cahier autobiographique, Richard Dindo tirait un film, *Charlotte, vie ou théâtre?*, produit par Esther Hoffenberg et présenté au Centre Georges Pompidou, dans le cadre d'une exposition consacrée à Charlotte Salomon en 1992.

Elle a vécu jusqu'à 26 ans. Juive allemande, artiste passionnée, intelligente, fauchée en exil, elle a réussi à protéger ses dessins. Son histoire, son errance personnelle, ses batailles,

tout est tragique. Elle laisse un ouvrage de 784 gouaches de figures et de mots peints, composé dans l'urgence entre l'été 1940 et l'été 1942. Mystère d'une vie, images témoins.

Difficile de ne pas ressentir l'émotion poétique de Foenkinos, la force des noms propres, la précision du trait. Mais il y a aussi la réduction, et parfois le cliché. On vivra cette lecture en respirant entre les stations que cette narration inhabituelle propose, mais l'épure rejoint aussi le banal.

Aurait-on souhaité qu'il l'écrive vraiment? Qu'il ne l'infuse pas dans notre imaginaire et le livre sans heurts? Seuls Duras, Perec, Beckett, Modiano parviennent à graver la mémoire faillible et le silence. Foenkinos est un romancier paresseux, certes artiste, mais il dit ses sources sans se prendre au jeu de l'altérité. On passe à travers *Charlotte*, qui nous appelle, puis nous échappe. La ribambelle flotte légèrement au-dessus de la gravité. Étrange, ce dessin romanesque, aux simples contours en vers.

Collaboratrice  
Le Devoir

## CHARLOTTE

David Foenkinos  
Gallimard  
Paris, 2014, 221 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 22 au 28 septembre 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
1	La veuve du boulanger	Denis Monette/Logiques 1/2
2	Malphas • Tome 4 Grande Liquidation	Patrick Sénécal/Alire 2/2
3	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 10 Déchéance	Anne Robillard/Wellan -1/1
4	Madame Tout-le-monde • Tome 4 Vent de folie	Juliette Thibault/Hurtubise 6/2
5	La faille en toute chose	Louise Penny/Flammarion Québec 3/3
6	Les années de plomb • Tome 3 Le choix de Thalie	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 4/4
7	Chroniques d'une p'tite ville • Tome 4 1962. La vérité éclate	Mario Hade/Les Éditions réunies 5/3
8	Appelée-nous pas matante!	Francine Gauthier/Les Éditions réunies 10/2
9	Coup sur coup • Tome 2 Coup d'envoi	Micheline Duff/Québec Amérique -1/1
10	Le retour de l'oiseau-tonnerre • Tome 1 L'éveil	Anne Robillard/Wellan 8/5

## Romans étrangers

1	Juste une fois	Alexandre Jardin/Grasset -1/1
2	Week-end en enfer	James Patterson   David Ellis/Archipel 3/3
3	Le scandale des eaux folles • Tome 1	Marie-Bernadette Dupuy/JCL 1/6
4	Tempête de feu	Richard Castle/City 6/6
5	Envoûtements	Sylvia Day/Michel Lafon 2/4
6	Le royaume	Emmanuel Carrère/POL 4/3
7	Tirs croisés	James Patterson/Lattès 5/6
8	Central Park	Guillaume Musso/XO 9/25
9	Une autre idée du bonheur	Marc Levy/Robert Laffont   Versilio 7/21
10	On ne voyait que le bonheur	Grégoire Delacourt/Lattès -1/1

## Essais québécois

1	Confessions post-référendaires. Les acteurs politiques...	Chantal Hébert   Jean Lapierre/Homme 1/4
2	Révolutions	Nicolas Dickner   Dominique Fortier/Alto 3/2
3	Libres d'apprendre. Plaidoyers pour la gratuité scolaire	Collectif/Ecosociété 4/4
4	De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique	Serge Bouchard   Marie-Christine Lévesque/Lux 8/14
5	Un médecin se confie. Pour des soins plus humains	Serge Daneault/La Presse 6/2
6	Je le dis comme je le pense. Souveraineté • Vie politique...	Claude Morin/Boréal -1/1
7	Demain, il sera trop tard, mon fils	L. Pagé   J. Naidoo   K. Naidoo-Pagé/Stanké 7/3
8	Un regard qui te fracasse. Propos sur le théâtre et la mise...	Brigitte Hentjens/Boréal 10/2
9	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal 2/2
10	Les accents circumplexes	Jean-Benoît Nadeau/Alain Stanké 5/2

## Essais étrangers

1	Le capital au XXIe siècle	Thomas Piketty/Seuil 2/20
2	Guerriers de l'impossible. L'argent, les armes et l'aide...	Samantha Nutt/Boréal 1/3
3	Il existe d'autres mondes	Pierre Bayard/Minuit 6/6
4	Le patient et le médecin	Marc Zaffran/PUM 5/2
5	La vérité sur les médicaments	Mickel Borch-Jacobsen/Edito 3/32
6	Le sens de ma vie	Romain Gary/Gallimard -1/1
7	Mourir de penser	Pascal Quignard/Grasset -1/1
8	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard -1/1
9	Tintin. Les secrets dévoilés	J.-M. Lofficier   R. Lofficier/Pages ouvertes -1/1
10	Construire l'ennemi. Et autres écrits occasionnels	Umberto Eco/Grasset -1/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

TRADUCTIONS INFIDÈLES (3 DE 5)

## Tous des traducteurs

LOUIS  
HAMELIN

Une amie me décrit le processus mental suivant : elle veut dire « divertir », mais c'est d'abord le mot « *entertain* » qui se présente au bout de sa langue. Par automatisme, au pif, elle le traduit en français, ce qui donne « entretenir ». Ce n'est pas ça non plus. En un ultime réflexe de sauvegarde linguistique, elle retourne à son « *entertain* » et le francise illico : *entertainer* (prononcez « enter-té-ner ») devient alors un verbe : je t'entertains, tu m'entertaines. Ce minuscule combat qui met aux prises des sons et des sens a occupé une région de son cerveau droit pendant une grosse seconde en tout.

L'amie en question n'évolue pas dans une chanson de Lisa LeBlanc. Elle fait un doctorat en littérature.

Permettez que j'en profite pour faire mon *coming out* — sortie de placard. J'écris des romans, des essais et des articles en français depuis un quart de siècle, j'ai vécu presque toute ma vie au Québec, et il m'arrive souvent (et en fait plus que jamais) d'entendre les mots, et parfois des phrases complètes, résonner en anglais dans ma tête, oblige que je suis de les traduire ensuite pour les plier à ma langue natale. Ça se produit le plus souvent quand, tel le Miron de la belle époque arpentant canne en l'air et mâchoires claquant la rue Roy dans le bout de Saint-Denis, j'écris dans ma tête tout en marchant... à l'amour et au reste. Comme si, ici, on n'apprenait pas tant l'anglais qu'on le respirait avec notre oxygène quotidien.

Miron ne traverse pas le paragraphe qui précède pour rien. Les lecteurs de *L'homme ra-*



DANO LEBLANC

Une case d'un album de la série bédé Acadieman, qui raconte les aventures d'un superhéros acadien parlant le chiac.

paillé auront reconnu, dans cette esquisse du *Québécois-thrope* en quidam autotraduit, l'inoubliable diagnostic (« *tu es la proie de l'osmose* ») jadis émis par le poète d'*Aliénation délirante*. Et depuis, nul linguiste, il me semble, ne nous a emmenés plus loin que ce Miron de 1964. Il avait compris le principal : au Québec, la réalité nous arrive d'abord en anglais. Nous sommes tous des traducteurs...

Ou pas. Car traduire représente un effort, c'est fatigant, c'est de l'ouvrage, rien qu'un autre avatar de cette *fatigue culturelle* (autre diagnostic célèbre) qui confine aujourd'hui à une déperdition d'énergie collective. Oui, parce que vos amis de trente ans ne sont pas les seuls à truffer leur conversation de mots anglais. Tout en haut de l'échelle de la Kultur, à Radio-Canada, il est devenu courant d'entendre animateurs et invités s'accorder sur le fait que l'atmosphère du dernier CD de Machin-Chouette est peut-être *dark*,

mais que le message, lui, est *deep*... comme si les bons vieux « sombre » et « profond » ne faisaient tout simplement plus le travail.

Il y a quelques années, pendant un séjour en Acadie, j'ai commencé à m'intéresser au chiac, ce patois français qui est au phénomène de la créolisation des langues ce que les combats extrêmes de l'UFC sont à la lutte gréco-romaine. La langue d'Acadieman, un superhéros de bande dessinée, me fascinait. Je n'avais pas tant l'impression d'avoir affaire à un francophone en cours d'assimilation que celle, étrange, de me trouver devant un être linguistiquement vierge, privé de sa langue maternelle et s'amusant à remodeler, à l'aide d'une syntaxe française réduite à un vague souvenir, la matière anglo-américaine brute qui constituait son ordinaire. Acadieman traitait donc le problème de l'assimilation en le retournant cul par-dessus tête : transitoire, même plus en état

de s'angliciser, son français ne pouvait plus que travailler l'anglais de l'intérieur, produire des mimiques à la manière d'un spectacle de travestis qui, sur le plan de l'histoire, à l'échelle d'une culture, revenait à décocher un sympathique pied de nez avant la disparition définitive. Les Québécois, m'étais-je dit, devraient s'intéresser au chiac.

## Créolisation et création

Bref, Radio Radio et Montréal, même combat ! Dans la polémique de l'été 2014 sur le français, une des interventions les plus intelligentes est venue d'un rappeur, Rod le Stod (*Le Devoir*, 6 août). Il nous y invitait à considérer la langue dans sa dimension affective plutôt que strictement utilitaire : « *Ce qui est [problématique], c'est l'utilisation systématique de l'anglais pour décrire le monde qui nous entoure, pour nous exprimer, pour parler de nos émotions.* » Prenant lucidement acte de la création — au-delà des expé-

riences langagières s'autorisant de la liberté artistique — d'un véritable « *dialecte bilingue* » au Québec, le Stod ajoutait : « [...] *ça ne peut pas devenir un moyen de communication général. Deux langues secondes pour un peuple, c'est ridicule.* »

Nous sommes les traducteurs-nés de nous-mêmes. S'exprimer en français sur ce continent se traduit, y compris sur le plan mental, dans l'intimité des pensées de chacun, par une lutte de tous les instants. Or ce petit effort qui demande une seconde, de plus en plus nombreux sont ceux qui, par simple paresse, ou désaffection envers un héritage du passé, refusent de le consentir.

Il y a, dans l'abâtardissement des langues, différents degrés de créativité. Ainsi, la créolisation, au sens qu'a donné à ce mot un Édouard Glissant, constitue le versant positif de l'autotraduction, il s'y joue un authentique processus de création : d'une fusion verbale naît un sens nou-

veau. C'est ainsi que le « *hitch hiking* » étasunien est devenu, au pays des québécoises, « faire du pouce ». L'adepte du français qui se contente de repiquer tels quels les mots de l'Autre pour béatement en saupoudrer son discours, avec une servilité étrangère à toute faculté d'adaptation comme à toute préoccupation conceptuelle ou contextuelle, ne crée rien. Il vit dans un univers d'emprunt.

Nous suivions, l'autre jour, le camion d'une entreprise spécialisée dans les équipements de garage. Sur la tôle, en lettrage commercial au milieu d'une liste de services offerts, je lis : *VÉRINS (LIFTS)*. Ce « *lifts* » ajouté entre parenthèses s'adressant, non à nos compatriotes anglos, mais au grand insécure linguistique en nous. Au Québec, même quand on tombe sur le bon mot, le monde roule en anglais.

« *M'a te phoner un call* », disait le chiaquophone, notre voisin. Allô ?

## Joseph Conrad ou le goût du risque

GILLES ARCHAMBAULT

Comment devenir l'un des plus grands écrivains anglais de son époque même si le polonais a été sa langue maternelle et qu'on a appris le français bien avant la langue de Shakespeare ? Comment de plus expliquer que la carrière maritime rêvée d'un auteur ait cédé la place à une vocation littéraire relativement tardive ? Avec Joseph Conrad, rien n'est évident. C'est ce que nous révèle Michel Renouard dans l'essai biographique inédit qu'il lui consacre.

Né Jozef Konrad Korzeniowski, en 1857, dans une Pologne qui cherche à se libérer de l'emprise de la Russie, notre auteur est très tôt confié à un oncle qui verra à son éducation. Toute sa vie, Conrad verra en cet oncle un parrain

compatissant à qui il demandera sans cesse un soutien financier. Enfant, il rêve de devenir marin. Il tentera même sans succès de se faire engager comme mousse à bord d'un navire en partance pour une expédition. À 17 ans, il se rend à Marseille, fréquente des gens de mer et réussit à se trouver du travail.

Même s'il cherchera plus tard à faire croire qu'il a eu un destin maritime hors du commun, il devra se contenter d'une réalité plus modeste. Le monde, il le connaîtra, de l'Australie au Congo, de Bombay à l'île Maurice, mais à peu près toujours comme commandant en second. Ayant enfin obtenu le poste convoité, il interrompt l'écriture de son premier roman, *La folie Almayer* (Folio), qu'il ne terminera que cinq ans plus tard, en

1894. Il hésite encore entre l'appel du large et l'écriture.

Il faut dire que sa santé était chancelante, que sa vie amoureuse battait de l'aile et surtout qu'il devait apprendre une langue, l'anglais, dont il n'avait qu'une connaissance rudimentaire. Son apprentissage fut affaire de dure patience. S'il avait suivi son instinct, c'est en français qu'il aurait écrit. Il connaissait cette langue depuis l'enfance. Peut-être sera-t-on curieux d'apprendre que les années de sa jeunesse passées à Marseille lui avaient légué un accent purement local.

Mais pourquoi choisir l'anglais ? Surtout lui, perpétuellement aux prises avec des ennuis d'argent et devant compter sur l'aide matérielle de son oncle ? Les raisons sont purement utilitaires. L'éternel voyageur qu'il est a appris que cette langue lui ouvrirait des portes que la pratique du français lui interdirait. De toute manière, ses goûts fastueux l'obligent à un travail assidu.

## Au cœur des ténèbres

Selon toute vraisemblance, les femmes ont peu compté

dans sa vie. S'il a connu une période dépressive à la suite d'une mésaventure amoureuse à l'île Maurice, il épousera à 39 ans Jessie George, pour qui il n'éprouvera jamais à ce qu'il semble une passion très accaparante. En a-t-il été autrement avec une journaliste américaine, Jane Anderson, rencontrée sur le tard ? A ce moment de sa vie, nous rapporte Michel Renouard, « *le patriarcat n'est certes pas un Apollon, il perd ses dents, souffre de la goutte, a des névralgies faciales et broie souvent du noir, mais l'Américaine le trouve beau et*

*le lui dit* ». Si Jessie parlera plus tard des « *fredaines* » de son mari, on peut penser que Conrad était surtout un forçat de l'écriture. Parfaitement égoïste, il se fie à sa femme pour l'organisation matérielle de sa vie, l'obligeant à de fréquents déménagements.

Miné par la maladie, un peu hypocondriaque de surcroît, traqué par des besoins d'argent, Conrad consacra plusieurs années à l'édification de son œuvre. Nourri par ses expériences maritimes, il créa des romans d'aventures singu-

liers, parfaitement portés par une profondeur d'analyse hors du commun et un exotisme troublant. Il est le romancier de l'inconfort. « *Oui. L'on marche. Et le temps marche aussi — jusqu'au jour où l'on découvre devant soi une zone d'ombre, qui vous avertit qu'il va falloir, à son tour, laisser derrière soi la contrée de sa prime jeunesse.* » Cet extrait de *La ligne d'ombre* (10/18) en dit long sur sa manière jamais très loin de la nostalgie.

Quand il meurt en 1924, Conrad peut ne pas trop s'inquiéter de son avenir littéraire. S'il avoue à André Gide n'avoir rien écrit de conséquent depuis quatre ans, il ne peut oublier que ses romans, *Le nègre du Narcisse*, *Lord Jim*, *Au cœur des ténèbres*, *Typhon* (tous chez Gallimard), sont salués par la critique et un public nombreux. De plus, il a été reçu en grande pompe aux États-Unis, pays qu'il ne prise guère, mais il sait qu'il occupe une place importante dans la littérature de langue anglaise.

La biographie dont il est ici question se lit d'un trait. L'approche est respectueuse, mais franche. En rien une hagiographie. Ni non plus un livre de référence sur Conrad. On pourra lui préférer Conrad. Une biographie critique (Autrement) de John Batchelor. Une introduction vivante toutefois à une œuvre

« *Et le temps marche aussi — jusqu'au jour où l'on découvre devant soi une zone d'ombre, qui vous avertit qu'il va falloir, à son tour, laisser derrière soi la contrée de sa prime jeunesse.* »

Extrait de *La ligne d'ombre*, de Joseph Conrad

qui n'a pas cessé de retenir l'attention d'un vaste lectorat.

Collaborateur  
Le Devoir

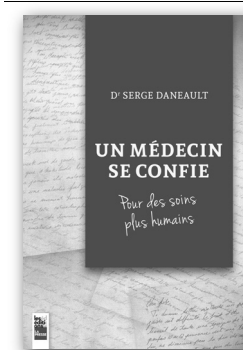
JOSEPH CONRAD  
Michel Renouard  
Gallimard  
Paris, 2014, 332 pages

## Les Éditions Fides

félicitent chaleureusement ses auteurs dont les œuvres sont finalistes aux Prix de l'Académie des lettres du Québec



## Conférence à la librairie Paulines



Rencontre avec  
Dr Serge Daneault,  
médecin en soins palliatifs

Mardi 7 octobre 19 h 30

Contribution suggérée: 5 \$



Beaucoup plus qu'une librairie!  
2653 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585



QUÉBECOR

PRÉSENTE LE

# 30<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

*Nous sommes bâtis pour l'inaccessible...*  
Félix Leclerc

TROIS-RIVIÈRES  
DU 3 AU 12 OCTOBRE 2014

## Repas-poésie

Au Four à bois	Dîner-poésie : 12 h – 4 au 12 oct. Souper-poésie : 18 h 30 – 5 au 9 et 12 oct. Souper-poésie : 17 h 30 et 20 h – 4, 10 et 11 oct.
Bistro l'Ancêtre	Souper-poésie : 18 h – 7 et 8 oct.
Café Bar Zénob	Pique-nique-poésie : 12 h – 4 au 12 oct.
Le Castel des prés	Souper-poésie : 18 h 30 – 4 et 8 oct.
Il Circo Pâtes et Passion	Souper-poésie : 18 h – 8 au 11 oct.
Le Lupin	Dîner-poésie : 12 h – 7 au 10 oct. Souper-poésie : 18 h 30 – 4, 5 et 7 au 12 oct.
Le Manoir	Dîner-poésie : 12 h – 4, 5, 10, 11 et 12 oct. Souper-poésie : 18 h – 5, 8, 9 et 12 oct.
La P'tite Brûlerie	Dîner-poésie : 12 h – 7 et 9 oct.
Olive & Papaye	Dîner-poésie : 12 h – 6 au 10 oct. Souper-poésie : 18 h 30 – 9 oct.
Le Rouge vin	Souper-poésie : 18 h 30 – 5, 6, 8, 9 et 12 oct.
Le Sacristain	Tartines et poésie : 9 h – 6 au 10 oct. Brunch-poésie : 10 h – 5 oct. Souper-poésie : 18 h – 6 oct. Tapas et poésie : 18 h – 9 et 10 oct.
Le St-Germain Bistrot	Souper-poésie : 18 h – 4 au 12 oct. Début des lectures : 18 h 30
Le Troquet / Delta	Souper-poésie : 18 h – 4 et 11 oct.
Maison de la culture	Dîner-poésie : 12 h – 6 au 11 oct.

## Poètes invités

Prix de poésie	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie 2014										
1 DESAUTELS, Denise (1991)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Piché de poésie UQTR-2014										
2 POULIN, Catherine	*								*	
Finaliste - Prix Piché de poésie UQTR-2014										
3 SIMONEAU, Mathieu	*									
Prix Félix-Antoine-Savard de poésie-2014										
4 FOREST, Isabelle	*	*	*	*						
Prix Jean-Lafrenière/Zénob-2014										
5 LAROUCHE, Jean-Sébastien	*	*	*	*						
Prix International de Poésie Antonio Viccaro-2014										
6 MURRY, Les (Australie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Jaime-Sabines / Gatien-Lapointe-2014										
7 PHELPS, Anthony (Haïti/Québec)	*						*	*	*	*
Prix ANEL-AQPF-2013										
8 LABRIE, Pierre	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix de littérature Gérard-Godin 2014										
9 CROISIÈRE, Mathieu									*	
Prix Émile-Nelligan 2014										
10 TRAHAN, Michaël									*	*
Prix de poésie Radio-Canada-2014										
11 À venir									*	
Bourse Hector-de-Saint-Denys-Gameau-2013										
12 DESMEULES, Anne-Marie	*									
Prix Athanase-David 2013										
13 DES ROCHES, Roger (2001)							*	*	*	*
Prix National de poésie en immersion française-2014										
14 GEMMICH, Helen	*	*								

Poètes québécois	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
36 DESJARDINS, Louise									*	*
37 DESPATIE, Stéphane								*	*	*
38 DEVAULT, Gilles								*	*	*
39 DULUDE, Sébastien		*				*	*	*	*	*
40 DUMAIS, Isabelle									*	
41 FORTIN, Célyne		*	*	*	*					
42 LOUISSEIZE, Carole							*	*	*	*
43 PLEAU, Michel		*	*	*	*	*	*	*	*	*
44 SAGALANE, Charles						*	*	*	*	*
45 STANTON, Julie							*	*	*	*

Poètes canadiens	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
46 BESSETTE, Ariane (Québec/Ontario)		*	*	*	*	*	*	*	*	*
47 BOLIVAR, Barthélemy (Haïti/Manitoba)		*	*	*	*	*	*	*	*	*
48 CHARLEBOIS, Éric (Ontario)							*	*	*	*
49 CHIASSON, Herménégilde (N.-Brunswick)							*	*	*	*
50 GROULX, David (Ontario)							*	*	*	*
51 HAUSNER, Beatriz (Ontario)							*	*	*	*
52 PSENAK, Stefan (Ontario)							*	*	*	*
53 THIBODEAU, Serge Patrice (N.-Brunswick)		*	*	*	*	*	*	*	*	*

Poètes internationaux	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
54 BENNIS, Mohamed Ahmed (Maroc)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
55 BOZIER, Raymond (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
56 BRAESTER, Marlène (Israël)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
57 BRUCK, Julie (Québec/USA)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
58 CAI, Shu <sup>1</sup> (Chine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
59 CARDUCCI, Lisa (Québec/Chine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
60 CARTIER, Gérard (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
61 CASTILLERO, Silvia (Mexique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
62 COHEN, Sara (Argentine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
63 COURTOISIE, Rafaël (Uruguay)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
64 DONY, Aurélien (Wallonie-Bruxelles)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
65 EKELUND, Fredrik (Suède)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
66 ENRIQUEZ, Pedro (Espagne)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
67 FENNI, Achour <sup>1</sup> (Algérie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
68 FUTORANSKY, Luisa (Argentine/France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
69 GUEVARA, Otoniel G. <sup>1</sup> (Salvador)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
70 JOHNSTONE, Brian (Écosse)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
71 KOUNDAKJIAN, Lola (Arménie/USA)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
72 MIRANDA, Marta <sup>1</sup> (Argentine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
73 MOZETIC, Brane (Slovénie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
74 NOIRET, Gérard (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
75 PETKOVIC, Nikola (Croatie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
76 PORTANTE, Jean (Luxembourg)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
77 POZZANI, Claudio (Italie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
78 RANCOURT, Jacques (Québec/France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
79 RODRIGUEZ DIEZ, Cesar (Mexique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
80 SARMENTO, Luis Filipe (Portugal)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
81 SCHVARTZ, Claudia (Argentine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
82 TADJO, Véronique (Afrique du Sud)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
83 TESSA, Francis (Wallonie-Belgique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
84 TCHYSTIAK, Dmytro <sup>1</sup> (Ukraine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*

<sup>1</sup> Au moment où ce programme est entré sous presse, ce poète était en attente de visa. Il est possible qu'il ne l'ait pas obtenu. Merci de consulter le site [www.fiptr.com](http://www.fiptr.com) pour connaître le nom de son remplaçant s'il y a lieu et obtenir l'information à jour.

## Ateliers d'écriture

Le Sacristain : Atelier-bistro	15 h – 7, 8 et 9 oct.
Musée des Ursulines : Atelier d'écriture : Je crée avec les poètes!	13 h 30 – 4, 5 et 8 au 12 oct.
Maison de la culture : Atelier d'écriture-poésie	15 h 30 – 4, 5 et 7 au 12 oct.

## Moments gourmands

Suite Soixante	Viennoiseries et poésie : 10 h – 11 oct.
La p'tite Brûlerie	Moments de poésie : 10 h 30 – 4, 8 et 12 oct.
Le Troquet / Delta	Thé et poésie : 17 h – 11 et 12 oct.
Nys Pâtissier	Pause-poésie : 10 h – 9 et 10 oct. Goûter-poésie : 16 h – 4, 8, 9 et 10 oct.

## Causeries-poésie

Suite Soixante	Un poète se raconte : Entrevue avec ... 13 h 30 – 4 au 12 oct.
Maison de la Culture (Foyer)	Situation de la poésie dans le monde 11 h – 4 et 5 oct.

## Apéros-poésie

Café Bar Zénob	Apéro-poésie : 17 h – 4 au 12 oct.
Maison de la culture	Apéro-poésie : 17 h – 4 au 10 oct.
L'Emboscade Café Galerie	Scotch et poésie : 15 h 30 – 4, 5, 9, 11 et 12 oct.

## Douces lectures

Suite Soixante	Poésie à la Suite : 20 h – 4, 8 et 9 oct.
Café Bar Zénob	Récital de poésie : 19 h – 4 et 5 oct. Soirée de poésie : 20 h 30 – 3 au 12 oct. Poèmes de nuit : 23 h – 3 au 12 oct.
Le Réfectoire, Musée des Ursulines	Poèmes en langue anglaise : 15 h 30 – 10 oct.



Procurez-vous notre programmation complète chez tous les hôtes du Festival ou au [www.fiptr.com](http://www.fiptr.com).

## GRANDE SOIRÉE QUÉBECOR DE LA POÉSIE

Samedi 11 octobre 20 h  
25 poètes sur scène à la Maison de la culture (# 4).

Entrée gratuite pour fêter les 30 ans du FIP. Laissez-passer obligatoire disponible à la billetterie de la salle J.-A. Thompson entre 11 h et 18 h : 819 380-9797 ou 1 866 416-9797 (sans frais).



# ESSAIS

## Sortir de l'école pour apprendre ?



LOUIS CORNELLIER

Dans les milieux éclairés, l'école incarne l'émancipation. En transmettant des savoirs fondamentaux aux enfants et aux jeunes, cette institution forme des êtres humains et des citoyens avertis et libres, croit-on. Docteur en éducation, Thierry Pardo, un Québécois d'origine française, conteste cette « évidence scolaire » dans *Une éducation sans école*, un essai qui entend proposer des « portes de sortie à la société éducative formelle ».

Inspiré par le penseur de tendance anarchiste Ivan Illich (1926-2002), auteur du livre *Une société sans école* (Seuil, 1971), Pardo accuse l'école de nuire à l'émancipation des enfants en ne visant à former que des personnes adaptées à la société capitaliste et en imposant des « mécaniques disciplinaires » qui engendrent des oppressions spatiales (condamnation à apprendre « entre les murs ») et temporelles (horaires imposés). « La fréquentation scolaire, écrit Pardo, affaiblit généralement le lien entre les enfants et leur environnement naturel et social. »

Libertaire, Pardo affirme que les parents sont mieux à même d'éduquer leurs enfants que l'État et que les jeunes se développent mieux « dans un environnement naturel et diversifié que fermé et contrôlé ». Il plaide donc pour « la piraterie éducative » en faisant l'éloge de l'éducation à domicile, de méthodes empruntées aux sociétés traditionnelles (apprentissage par le conte, par le geste) et du voyage familial comme projet éducatif.

### Diversité

Dure épreuve, pour les partisans d'une école de type républicain, dont je suis, que de lire ce livre. Non pas parce qu'il serait inepte ; il ne l'est pas. Chercheur sérieux, Pardo a des références et fait même preuve de prudence. Il ne veut pas, dit-il, remplacer l'école actuelle par les approches qu'il défend, mais simplement plai-

der pour la diversité des méthodes. De plus, les critiques qu'il formule à l'endroit de l'institution scolaire sont parfois justes.

Si lire ce livre peut être une épreuve, c'est plutôt parce que la remise en cause de l'« évidence scolaire » qu'il propose repose sur une philosophie hippie de type individualiste, exprimant son mécontentement envers la société telle qu'elle va dans une fuite, dans un décrochage social, plutôt que dans un engagement démocratique à faire société autrement. Pardo en est conscient, mais conclut néanmoins qu'il n'y a rien d'autre à faire.

Autre motif de réserve : les solutions de rechange à l'école avancées par Pardo sont parfois tellement déconnectées de la société moderne qu'on peut douter de leur capacité à préparer les enfants à participer à cette société, même avec une attitude critique. Bien sûr, les méthodes pédagogiques ancestrales des sociétés traditionnelles ont une valeur et peuvent transmettre des attitudes et des savoirs essentiels qui échappent au paradigme technoscientifique, mais il apparaît pour le moins hasardeux d'en faire le cœur de l'éducation contemporaine. Pardo, par exemple, s'extasie devant les traditions orales, mais semble indifférent à la culture littéraire. Dans une logique émancipatrice, cela est plus que contestable.

L'affirmation de Pardo selon laquelle les parents sont les mieux placés pour éduquer leurs enfants parce qu'ils les aiment s'avère tout aussi discutable. Passons sur le cas des parents qui aiment mal leurs enfants et qui se disqualifient, par là, pour la tâche éducative. Pardo reconnaît cette situation et précise que l'oppression peut parfois être familiale.

### Distance

Intéressons-nous plutôt au principe lui-même, dans des conditions normales. Les relations affectives qui existent entre parents et enfants instaurent-elles vraiment un climat éducatif idéal ? On peut penser le contraire. Apprendre, quoi qu'en pense Pardo, peut exiger un effort. Les enfants, c'est vrai, sont souvent animés par une soif de connaître qui leur fournit l'élan initial vers la découverte. Or, devant un obstacle, cet élan est ralenti, voire brisé, et ne suffit plus. Le travail, alors, devient incon-



AMY SANCETA ASSOCIATED PRESS

L'auteur et docteur en éducation Thierry Pardo suggère l'enseignement à la maison comme solution de rechange à l'école traditionnelle, qu'il juge oppressive pour les enfants.

turnable et doit remplacer le jeu. Un enseignant, même s'il aime ses élèves, a la distance émotive nécessaire pour inciter l'enfant à se mettre au travail et pour le convaincre que la liberté ne s'atteint qu'en surmontant les contraintes, et non en les refusant. Les parents, surtout de nos jours, aiment peut-être trop leur progéniture pour pratiquer ce détachement.

À l'âge scolaire, de plus, fréquenter l'école permet aux enfants de sortir du giron familial, de se détacher un peu de leurs parents, ce qui peut représenter pour plusieurs un espace de liberté. L'école devient ainsi le lieu du plaisir et de l'effort, du plaisir dans l'effort parfois, et la maison demeure le lieu de l'amour et de l'affection. La fusion des ordres, en ces matières, est souvent malsaine, comme le montrent les cas des athlètes entraînés par leurs parents.

Il y a, enfin, dans la fuite vers les marges éducatives défendue par Pardo, une sorte de repli communautariste, de refus de considérer la société comme un monde commun, qui relève de la désertion sociale. Les parents sont-ils justifiés de choisir cela pour leurs enfants ?

Nos écoles, Pardo a raison de le décrier, empruntent trop souvent une logique industrielle et technocratique et se plient à la pensée dominante utilitariste. Il faut les améliorer, les humaniser, pas les fuir. L'école buissonnière a ses limites.

louisco@sympatico.ca

### UNE ÉDUCATION SANS ÉCOLE

Thierry Pardo  
Écosociété  
Montréal, 2014, 176 pages

## Malcolm X et le ghetto universel

Le leader radical symbolisait l'Afro-Américain mieux que Martin Luther King

MICHEL LAPIERRE

Le Festival international du film black de Montréal vient d'honorer le cinéaste afro-américain Spike Lee. L'historien Manning Marable voit Lee et le hip-hop à l'origine de la résurgence de la popularité de Malcolm X dans la biographie qu'il consacre au leader noir assassiné en 1965 et sur qui le cinéaste avait fait un film en 1992. Il discerne en Malcolm X, si différent de Martin Luther King, « un produit du ghetto moderne », un pèlerin bouleversant de l'indépendance.

Né en 1950 et lui-même Afro-Américain, Marable a écrit ce qu'il appelle « une vie de réinventions », dont la version originale parue en 2011 avait obtenu le prix Pulitzer. Maintenant traduit en français, l'ouvrage admirable déchiffre la personnalité protéiforme de Malcolm Little (1925-1965), né à Omaha (Nebraska), mais qui a tôt choisi la mégapole comme patrie du Noir, refusant de porter le nom de Little légué par l'esclavage. Le leader dira : « New York était pour moi le paradis et Harlem le septième ciel ! »

Son biographe ne saurait trop insister en l'opposant à

Martin Luther King, « associé à l'image d'un Sud rural fait de petites villes », et en le situant « aux antipodes de la direction non violente issue de la classe moyenne noire qui avait dominé le mouvement des droits civiques avant lui ». Impossible de comprendre Malcolm X sans savoir et sentir qu'il a plongé dans Harlem, centre mondial clandestin de la culture et de la politique noires.

### Jazz et secte

Comme le résume l'écrivain James Baldwin, natif de Harlem et sensible au destin de Malcolm X, une sourde révolte gronde en réaction à l'ostracisme accru que subissent les Afro-Américains au cours des perturbations sociales causées aux États-Unis par la Deuxième Guerre mondiale. Elle s'exprime par un nouveau jazz, le be-bop, où, avec Charlie Parker et Dizzy Gillespie, le divertissement cède le pas à une étrange protestation sonore improvisée contre la culture dominante.

Malcolm X sera le tribun de cette dissidence. L'homme aux cent visages, que Marable dépeint comme « l'arnaqueur, le proxénète occasion-

nel, le drogué et le dealer, l'aman homosexuel, l'homme à femmes, le racketteur de paris, le cambrioleur », se convertit à une secte, communément appelée les Black Muslims, pour exprimer jusque dans sa chair une brutale et baroque séparation d'avec la société blanche.

Les six années passées en prison font du délinquant un autodidacte qui ne cessera d'épurer sa foi musulmane, au point de s'attirer la vengeance de la secte qu'il abandonnera et qui sera sans doute responsable de sa mort tragique. Voix internationale du monde d'origine non européenne, Malcolm X a fini par croire à la fraternité de tous les humains. Sa vie atteste qu'il ne s'agit pas là d'une banalité mais de la plus provocatrice des dissidences.

Collaborateur  
Le Devoir

MALCOLM X  
UNE VIE DE RÉINVENTIONS  
Manning Marable  
Traduit de l'anglais  
par Emmanuel Delgado Hoch,  
Patrick Le Tréhandat,  
Patrick Silberstein  
M éditeur/Syllepse  
Saint-Joseph-du-Lac  
et Paris, 2014, 608 pages



Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir  
POUR AGIR

COMMUNIQUER  
S'OUVRIER  
TÉMOIGNER  
DÉBATTRE  
SE CONNAÎTRE

Plus de  
1 300 livres  
à feuilleter  
PUQ.CA

AU SERVICE DE LA COMMUNAUTÉ  
UNIVERSITAIRE DEPUIS 1969

VOS FONDS COMMUNS DE  
PLACEMENT ONT

chuté?

Suivez leur remontée tous les lundis dans

LE DEVOIR



Hervé Fischer  
LA DIVERGENCE  
DU FUTUR

vlb éditeur

« Ce n'est pas tant la loi darwinienne de l'adaptation et de la sélection naturelle établie par Darwin qui change le monde que la divergence incessante de la nature et de la création humaine. »

Hervé Fischer

vlb éditeur  
Une société de Québecor Média